

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Patrice le minimal**

Yves Boisvert

Numéro 119, automne 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37125ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boisvert, Y. (2005). Patrice le minimal. *Lettres québécoises*, (119), 11–12.

# Patrice le minimal



1 Le génie de Patrice Desbiens me fut révélé aux Îles-de-la-Madeleine, un soir d'opaque brume d'automne dans une grotte inconnue des hommes. Peu à peu, le voile qui masquait l'entrée de mon refuge s'effiloça, si bien que j'entrepris de quitter la chaleur des flammes pour m'acheminer vers la mer océane lorsque, à peine le livre déposé sur le sable frais, la lune apparut aussi livide que la face d'un mort chaulé au sommet d'un amas de cadavres rwandais. C'est faux. On reprend depuis le début.

2 L'écriture de Patrice Desbiens m'a scié dans une librairie qui n'existe plus, un samedi après-midi de pluie battante sur Outremont. Intellectuel porté volontaire dans le réseau des universités d'État, on me consacrait à l'époque à des recherches de terrain en ethnolinguistique, lesquelles me submergeaient par l'engagement qu'exigent les rigueurs de l'académisme prébendé.

Tel le Cheyenne de *Il était une fois dans l'Ouest*, je surgis donc dans cette librairie moins pour m'y instruire de publications généralistes que pour me mettre à l'abri, d'autant que cinq lascars armés jusqu'aux oreilles me pourchassaient depuis Parthenais. C'est ainsi qu'un inconnu tenant des propos de romancier m'a sauvé d'un destin funeste auquel, ma foi, le milieu universitaire m'avait plutôt mal préparé.

Après les ébrouements de convenance, j'adoptai l'air feint d'un amateur sérieux en quête d'un grimoire inaccessible aux plébéiens et, chemin faisant, je découvris un livre dont la première de couverture me figea sur place : *L'espace qui reste*. Étrange, entre l'inavouable et l'indiscible, je me sentis concerné par le titre. D'après ce qu'on vient de lire, ce n'était pas bizarre du tout. Je feuilletai l'ouvrage, allant d'étonnement en surprise en sursaut et pourtant une étrange familiarité se dégageait de l'ensemble. J'avais bien en tête quelques coupables dont Alphonse Piché et Bukowski, mais il s'agissait d'autre chose. Eu égard à l'ironie du ton, au style minimaliste, exact, direct, d'une authenticité qui ne laissait aucune place à la digression, tout ça conférait à la plupart des autres livres de poésie que je connaissais des allures de paroles apprises, empruntées, empreintes d'effets artificiels et factices parce que distancées des valeurs élémentaires qui guident un être habité par l'espace qui reste. Revenant d'une guerre dont j'ignorais tout, l'individu en question parlait de loin, sortait du lot, tout nu, et des choses terribles allaient nous être racontées. Manifestement, Desbiens écrivait sans permis de conduire. Je me suis laissé conduire par ce langage. Ou bien le type avait tout lu et s'en fichait pas mal, ou bien un tel primitif ne savait tout simplement pas lire par manque de loisirs.

3 En toute puérité, je repoussais de soir en jour l'inévitable. Nerveux autant qu'on peut l'être et mû par une appréhension dont je ne pouvais me défaire, de Trois-Rivières, un soir, je l'ai carrément joint au téléphone, à Sudbury, dans

l'intention de lui dire le choc qu'avait provoqué ce qu'il avait écrit et lui ai fait savoir que je souhaiterais le rencontrer non pas en Ontario, où j'avais auparavant vécu des aventures à rayer de toutes les mémoires, mais au Québec. Plus tard, pas mal plus tard, j'ai eu l'impression désagréable de m'être socialement conduit en complaisant Parisien versificateur à l'égard d'un barbare armé quelque part dans les humides forêts ardennaises. Comment ça ? En réalité, je suis né dans un racoin aussi creux que le sien, si on se compare mutuellement aux ressortissants du Quartier latin de Montréal ou à ceux d'Outremont, mettons.

4 À l'affût désormais du moindre mot, je suis fatalement tombé sur Sudbury. Là, révélation. Et refondation du monde poétique primaire, celui qui avait échappé en quelque sorte au nivelage sémantique et formel de l'Institution qui, comme on sait, se met toujours au service de l'Institution, probablement par atavisme structurant. On traîne les atavismes qu'on peut. De toute évidence, ce Desbiens ne pouvait échapper à sa véritable nature alors que des légions françaises et québécoises semblaient s'ingénier à se débarrasser du « sujet », fondement pourtant objectif à l'édification de cette classe dite bourgeoise. Il appert, me dis-je, que le Franco-Ontarien fonctionne à l'envers du sens dominant : il cherche désespérément une place digne de celle qu'occupent les autres humains dans l'espace anthropologique. Non seulement il ne veut pas oblitérer le sujet, il s'y accroche, l'affirme, le chante, le scande et, à l'occasion, le dégueule ou, pour en finir avec une situation sociale, linguistique et culturelle aliénante, le boit sec en des lieux de désastre, entre deux prestations de batterie et l'inquiétant croassement des corneilles au-dessus d'un paysage lunaire où les hommes ont perdu la vie à force de la gagner.

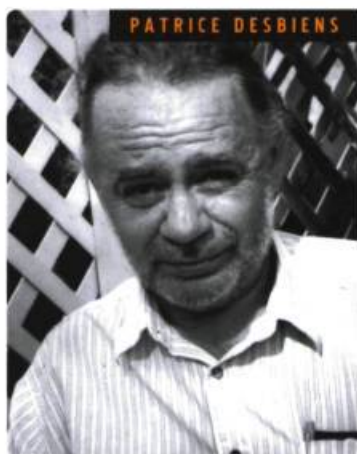
5 Le travail d'un poète ne consiste pas en l'écriture de fictions ; c'est pourquoi Desbiens, quand on tente de l'embarquer dans des discours à niveau d'abstraction déracinant, retourne à ses racines afin de témoigner de ce qu'il entend par « transcendance ». Chacun de ses livres résulte d'une action transcendante, car le simple fait d'écrire dans un milieu aculturé — les mines du nord français de l'Ontario du Canada — constitue une victoire héroïque sur la disparition, l'évacuation mentale, le non-retour, la folklorisation, l'oubli, l'ingénierie assimilatrice et, à la fin, la mort de la langue accompagnée de la dénégation de l'amour, plaie vive au corps du verbe.

Pour saisir la portée du langage poétique *patricien*, il vaut mieux connaître l'articulation de la Grande Langue, l'anglais. On comprend mieux les sources de l'effet séducteur du pragmatisme anglophone quand il est utilisé par un Franco. C'est dit tel que ça marche.

6 Miron s'est toujours senti solidaire du travail de Desbiens, sans faire de pléonasm.

7 À une certaine époque, Patrice a publié aux Écrits des Forges. Puis le jour vint de retourner chez Prise de parole, en Ontario francophone, dans le Canada de Stéphane Dion, pervers narcissique jugé coupable. Coupable de quoi ? Il le saura bien assez tôt, c'est-à-dire trop tard.

Contrairement à certains larbins surprotégés, Patrice est l'homme de la loyauté et de l'amitié, c'est pourquoi il peut procéder à la transmutation d'un parcours esthétique en une quête spirituelle. Lui-même ne l'aurait pas dit de cette façon. Du reste, on ne l'a pas consulté à ce sujet. Un gars prend une chance.



8

L'œuvre littéraire du musicien Desbiens ne s'articule pas autour de l'exil de son auteur. Dans son cas, il s'agirait plutôt de déshéritage et donc de sauvetage d'un être à l'extrême sensibilité voué à la perte. L'existence littéraire d'un citoyen « comme lui » tient du miracle ethnologique. Les rescapés de la misère morale du pays du 5 cents en nickel investissent leur imaginaire dans des formes esthétiques qui rappellent certaines opérettes tragicomiques d'Irlande du Nord, de Wallonie, de Tortilla Flat ou du Rouyn de « j'ai couché dans mon char ». Tu le sais ce que je veux dire. Parlant de rêve, eux autres en Ontario franco, ils savent ce que c'est. Comme je l'ai déjà entendu dire de la bouche même de l'intimé, *C'est à se demander si ils savent faire autre chose que rêver.*

9

Un magistrat franco-ontarien à la retraite me racontait l'autre soir, quelque part entre Blanc-Sablon et North Hatley, que la seule possibilité réaliste d'atteindre les hautes sphères de l'administration publique canadienne passait par la... prostitution. S'il espère un jour bénéficier de la reconnaissance de ses pairs d'Ottawa — succursale administrative de Toronto (*sic*) —, le Franco le moins capable doit occulter son identité, taire ses aspirations les plus légitimes et brader son intégrité contre une certaine masse monétaire et la médaille qui va avec... Fais ce qu'on te dit et tais-toi, chanceux. On fixe le prix de ta carrière personnelle à l'abandon de l'ensemble de tes compatriotes. Au fédéral, la putasserie des minorités est érigée en système et pour cause, le contraire mène au séparation.

10

L'œuvre du citoyen Desbiens vaut comme leçon de courage dans un monde organisé par des putes forcément arrivistes et leurs adjutants forcément castrés. Que l'Université laurienne l'ait couronné en le gratifiant d'un doctorat *honoris causa* ne saurait guérir la blessure originelle autour de quoi gravite et vire et dévire la quête d'amour du poète en question. Il demeure un marginal, comme son peuple. Disons plutôt, marginalisé. Ce qui m'amène à évoquer un autre poète périphérique majeur, le sieur Jean-Paul Daoust. Question : les autorités culturelles compétentes de son patelin natal ont-ils déjà invité la bête à prendre la parole ? Pas à ma connaissance. Les éducateurs proactifs de Valleyfield éprouvent peut-être une manière de gêne idiote à donner la parole au Prix du Gouverneur général du Conseil des Arts du Canada, va don' savoir mon petit boss des bécosses. J'ai dit « périphérique » ; il faut comprendre « singulier » ou « en marge du discours majoritaire » ou « qui passe pas partout » ou « lui, c'est un cas particulier ». Quand vous demandez à un poète s'il est de droite ou de gauche et qu'il vous répond que c'est ni l'un ni l'autre, tout le monde a compris qu'il était de droite. Ceci autrefois était un paradoxe, mais l'Histoire nous a appris, etc.

11

Tout poème *patricien* se chante par des chanteurs qui connaissent le métier de la chanson. Point. C'est du blues gravement moins « catholique qu'un rang de campagne ». J'irais plutôt du côté du gros blues sale. Le genre qui court après le trouble (*sic*) et qui vit mal une sortie dans la ruelle derrière le club à la fin de la veillée, un petit quelque chose en moins dans ses poches de culottes. T'sais veux dire, *man*. Tu le sais, ce que je veux dire.

12

Autre chose. Chez Patrice, l'anecdote pelliculaire prend des airs d'événement historique parce que, voyez-vous, ce poète sait la science occulte épouvantablement rare de transmuter la merde en *spray* en or massif. Ou en nickel, c'est selon le libraire ou le prof ou le secrétaire. Quoi qu'il en soit, les

poètes, c'est connu, maintiennent de l'emploi dans le secteur Domtar niveau papeterie.

13

En situation de déplacement des corps, on soupçonne l'homme de qui on parle de ne traverser ni sur la verte, ni sur la rouge, ni sur la jaune. Imaginons que, depuis le début de sa singulière aventure intérieure, il attend sa couleur. Quant à moi, je devine que le jour où il l'aura trouvée, la police aura d'ores et déjà fait acte de bravoure en bloquant la circulation dans les quatre directions. Ça lui donnera un lousse. À lui comme piéton, à elle comme substitut de distributeur.

14

Au fait, qui peut nous dire si Patrice s'est inscrit ou non à des ateliers de perfectionnement à la lecture devant public ? Non ? Non, personne ou non tout court ?

Ce qu'il écrit sur du papier se destine sans médiation à la lecture à haute voix avec ou sans public, en salle ou sur disque. Chez Desbiens, l'adéquation entre le son, le rythme et le sens crée l'unité nécessaire et complète d'une parole active dont l'incarnation est constitutive d'un objet d'écriture promis à l'évanouissement dans le fait divers s'il ne tenait en référence le sujet de cette même écriture créatrice, Patrice en personne. L'homme invisible est audible, polysémique et littéral.

15

Par le truchement de l'adhésion populaire attestée qu'il suscite, le succès littéraire de Patrice ne devrait pas nous faire atténuer le coefficient de difficulté rattaché au processus de validation des raucités poétiques émergées des noirs enfers de l'analphabétisme dont il est la sublime extraction. Ça vous arrache le cœur ça, m'sieurs dames. Le nombre de mots dont dispose un écrivain n'est pas garant de la qualité viscérale de sa conduite verbale.

16

Un individu pas de permis assis dans un véhicule motorisé s'appelle un passager et Patrice Desbiens est un passager considérable en son immobilité ou sa latence ou sa virtualité ou sa présence outrancière. Sur les routes passablement dangereuses de la poésie hétérodoxe ou dénotative ou qui fesse dans le *dash*/virgule, le contribuable Desbiens est le poète le plus zen qu'il m'ait été donné de rencontrer, le guerrier le moins violent et le philosophe le plus dangereux. Les minimalistes qui écrivent et qui ne font rien d'autre de leurs dix doigts présentent toujours et partout un danger. Mais les mots dangereux sans ennemis déclarés forcent parfois, souvent, l'hilarité générale, n'est-ce pas ? Ainsi nous est-il loisible de vérifier une fois de plus, mais la dernière, que la complaisance n'est pas une force de la nature apte à réduire un être à l'image ou à l'idée que s'en font les autres. N'importe qui.

17

Peut-on imaginer Patrice Desbiens en résidence d'écrivain à Sudbury pendant une période de six mois ? Quelle poésie pourrait bien naître de cet exil à l'envers ?

18

Desbiens, dans ses pompes comme dans ses œuvres, calcule que l'essentiel se maintient sur un fil de fer en dessous duquel il n'y a pas de filet.

19

Puisque l'impénétrable destin nous force à passer, alors passons.